



FOIRE AUX QUESTIONS :

« *Qu'est-ce qu'être heureux ? Comment être heureux ?* » 3^{ème} partie de la réponse

3 – LA VERTU

Les attitudes que nous avons décrites jusqu'ici exaltaient les passions humaines en rapport avec la libido, c'est-à-dire avec l'ensemble des pulsions sexuelles et agressives de l'homme. Puisque leur satisfaction pure et simple n'apporte pas le bonheur, ne pourrait-on pas le trouver dans *une maîtrise parfaite de ses passions*, voire dans une indifférence totale à l'égard des multiples objets qui excitent la convoitise humaine ?

Bien des philosophes ont affirmé cette identification du bonheur et de la vertu. *Aristote* affirmait que le bonheur essentiel de l'homme s'identifiait avec l'exercice de sa faculté essentielle, c'est-à-dire de la raison, dans sa double fonction théorique et pratique.

- Le bonheur de la raison – réglée par la vertu de sagesse - dans son activité de connaissance désintéressée du monde.
- Le bonheur de la raison – réglée par la vertu de prudence – dans son activité « pratique », régulatrice de notre vie quotidienne.

Cette dernière activité s'accompagne d'un plaisir spécifiquement humain, le plaisir d'agir suivant la droite raison, en suivant un « juste milieu », nous dirions en termes modernes le plaisir de la bonne conscience, la joie de n'avoir rien à se reprocher.

Platon, le maître d'*Aristote*, disait déjà que la « paix du cœur était le paradis des hommes ».

Descartes affirmait que le contentement suprême de l'âme était celui qui accompagnait la vertu de *générosité*, cette vertu par laquelle la volonté exécute toujours ce que l'entendement lui présente de meilleur : « Nul contentement ne dépasse celui d'un esprit exerçant le mieux qu'il peut le plus divin de ses attributs, à savoir la volonté ».

Les stoïciens sont allés fort loin dans cette identification du bonheur et de la vertu. Ils prétendaient que celui qui a pris conscience de la nécessité avec laquelle se produisent les événements qui ne dépendent pas de lui connaît le plus grand bonheur qui soit, celui de *l'ataraxie* ; rien ne trouble son esprit.

Il est vrai que nous éprouvons une grande paix au fond de notre cœur, lorsque notre conscience ne nous reproche rien. « Une des plus sûres conditions du bonheur, disait *Condorcet*, est de pouvoir regarder sa vie entière sans honte et sans remords ».

Mais l'honnête homme a beau n'avoir rien d'important à se reprocher, il n'est pas pleinement heureux.

❖ Il voudrait faire partager par d'autres la bonne opinion qu'il a de lui-même ; il voudrait faire hommage de sa perfection à un être aimé qui serait le témoin perpétuel et perpétuellement aimant de ses efforts.

L'homme ne cherche pas tant à se plaire qu'à plaire à autrui et surtout à plus grand que lui. A quoi bon être parfait, si personne ne nous admire, si personne ne le sait ? Si ce désir de plaire n'est pas satisfait, l'homme ne peut être pleinement heureux, et la doctrine morale qui ne se propose comme bonheur que la joie de la bonne conscience n'est donc pas pleinement satisfaisante.

On dira que c'est une question de tempérament et qu'il en est qui s'accommodent parfaitement de leur mauvaise réputation. Ils vivent à fond la maxime populaire : « Bien faire et laisser dire ». « C'est chose royale, disait *Marc Aurèle*, que faire le bien et qu'être calomnié ».

Mais nous pensons que *cette attitude stoïcienne de mépris* à l'égard de l'opinion d'autrui ne rend pas l'homme pleinement heureux, parce qu'elle *le laisse seul*. Si nous la condamnons, ce n'est pas au nom de je ne sais quelle règle de morale à priori qui considère l'orgueil comme « le mal », mais au nom des plus profondes aspirations de l'homme qui ne se résigne pas, aussi facilement que le prétendent les stoïciens, à cette orgueilleuse solitude.

❖ D'autre part, l'homme découvre un jour ou l'autre, s'il est sincère, qu'il ne fait pas toujours le bien qu'il voudrait faire et qu'il fait parfois le mal qu'il ne voudrait pas faire. (Rm 7, 15)

L'expérience que l'on fait alors du décalage entre son idéal et sa conduite est difficilement supportable quand on ne la fait pas en présence d'un Dieu infiniment miséricordieux qui pardonne et qui guérit.

❖ Enfin le juste persécuté ne peut pas ne pas souhaiter que la justice triomphe un jour, que les bons soient récompensés et les méchants punis. Il réclame, il postule, remarque Emmanuel Kant, l'existence d'un Dieu, seul capable de réaliser, dans une autre vie, ce triomphe de la justice. Encore faut-il être sûr que cet au-delà est plus que le simple objet d'un rêve, d'un « postulat » ! (*à suivre*)

Père Pierre Descouvemont